LA COMUNE DI PARIGI NELLA POESIA

LES FUSILLÉS

.....

Partout la mort. Eh bien, pas une plainte.
O blé que le destin fauche avant qu'il soit mûr!
O peuple!

Victor Hugo

On les amène au pied de l'affreux mur.
C'est bien. Ils ont été battus du vent contraire.
L'homme dit au soldat qui l'ajuste: Adieu, frère.
La femme dit: — Mon homme est tué. C'est assez.
Je ne sais s'il eut tort ou raison, mais je sais
Que nous avons traîné le malheur côte à côte;
Il fut mon compagnon de chaîne; si l'on m'ôte
Cet homme, je n'ai plus besoin de vivre. Ainsi
Puisqu'il est mort, il faut que je meure. Merci. —
Et dans les carrefours les cadavres s'entassent.
Dans un noir peloton vingt jeunes filles passent;
Elles chantent; leur grâce et leur calme innocent
Inquiètent la foule effarée; un passant
Tremble. — Où donc allez-vous? dit-il à la plus belle.
Parlez. — Je crois qu'on va nous fusiller, dit-elle.
Un bruit lugubre emplit la caserne Lobau;
C'est le tonnerre ouvrant et fermant le tombeau.
Là des tas d'hommes sont mitraillés; nul ne pleure;
Il semble que leur mort à peine les effleure,
Qu'ils on hâte de fuire un monde âpre, incomplet,
Triste, et que cette mise en liberté leur plaît.
Nul ne bronche. On adosse à la même muraille
Le petit-fils avec l'aïeul, et l'aïeul raille,
Et l'enfant blond et frais s'écrie en riant: Feu!

Ce rire, ce dédain tragique, est un aveu.
Gouffre de glace! énigme où se perd le prophète!
Donc ils ne tiennent pas à la vie; elle est faite
De façon qu'il leur est égal de s'en aller.
C'est en plein mois de mai; tout veut vivre et mêler
Son instinct ou son âme à la douceur des choses;
Ces filles-là devraient être ainsi que des corbeilles
S'emplissant de parfums, de murmeres d'abeilles,
De chants d'oiseaux, de fleurs, d'extase, de printemps!
Tous devraient être d'aube et d'amour palpitants.
Eh bien, dans ce beau mois de lumière et d'ivresse,
O terreur! c'est la mort qui brusquement se dresse,
La grande aveugle, l'ombre implacable et sans yeux;
Oh! comme ils vont trembler et crier sous les cieux,
Sangloter, appeler à leur aide la ville,
La nation qui hait l'euménide civile,
Toute la France, nous, nous tous qui détestons
Le meurtre pêle-mêle et le guerre à tâtons!
Comme ils vont, l'œil en pleurs, bras tordus, mains cri-
Supplier les canons, les fusils, les épées, [spées,
Se cramponner aux murs, s'attaches aux passants,
Et fuir, et refuser la tombe, frémissants;
Et hurler: On nous tue! au secours! grâce! grâce!
Non. Ils sont étrangers à tout ce qui se passe;
Ils regardent la mort qui vient les emmener.
Soit. Ils ne lui font pas l'honneur de s'étonner.
Ils avaient dès longtemps ce spectre en leur pensée.
Leur fosse dans leur cœur était toute creusée.
Viens, mort!

Être avec nous, cela les étouffait.
Ils partent. Qu'est ce donc que nous leur avions fait?
O révélation! Qu'est-ce donc que nous sommes
Pour qu'ils laissent ainsi derrière eux **tous les hommes,**
Sans un cri, sans daigner pleurer, sans un regret?
Nous pleurons, nous. Leur cœur au supplice était prêt.
Que leur font nos pitiés tardives? Oh! quelle ombre!
Que fûmes-nous pour eux avant cette heure sombre!
Avons-nous protegé ces femmes? Avons-nous
Pris ces enfants tremblants et nus sur nos genoux?
L'un sait-il travailler et l'autre sait-il lire?
L'ignorance finit par être le délire;
Les avons-nous instruits, aimés, guidés enfin,
Et n'ont-ils pas eu froid? et n'ont ils pas eu faim?
C'est pour cela qu'ils ont brûlé vos Tuileries.
Je le déclare au nom de ces âmes meurtries,
Moi, l'homme exempt des deuils de parade et d'emprunt,
Q'un enfant mort émeut plus qu'un palais défunt.
C'est pour cela qu'ils sont les mourants formidables,
Qu'ils ne se plaignent pas, qu'ils restent insondables,
Souriants, menaçants, indifférents, altiers,
Et qu'ils se laissent presque égorger volontiers.
Méditons. Ces damnés, qu'aujourd'hui l'on foudroie,
N'ont pas de dèsespoir n'ayant pas eu de joie.

.....Ordre vrai, lois durables,
Fortes mœurs, paix charmante et virile pourtant,
Tout, vous trouverez tout dans le pauvre content.
La nuit est une énigme ayant pour mot l'étoile.
Cherchons. Le fond du cœur des souffrants se dévoile.

.....

Songeons, puisque sur eux le suaire est jeté,
Et comprenons. Je dis que la société
N'est point à l'aise ayant sur elle ces fantômes,
Que leur rire est terribile entre tous les symptômes,
Et qu'il faut trembler, tant q'uon n'aura pu guérir
Cette facilité sinistre de mourir.

LA COMMUNE RESSUSCITEE

"L'ordre" règne à Paris, leur revanche est complète..
Ils triomphent de nous avec des airs hautains,
Quand, tout à coup, au seuil de la salle de fête,
Comme apparut Banco dans l'éclat des festins,
Devant eux, surgissant de la nuit mortuaire,
La Commune apparaît dans son rouge suaire:

— Députés, sénateurs, illustres généraux,
Hommes d'Etat sévères,
Qui buvez le plus pur de mon sang à pleins verres,
Salut à vous, bourreaux!

Ah! race de trembleurs, egoïste et féroce,
Enfin, de vos peurs réveillés,
Vous voilà donc, à l'aise, attablés à la noce
Des trente mille fusillés?....

Toi, "le petit bourgeois" hèritier de l'empire,
Thiers, immonde vampire,
Que je sentais, ràlante, accroupi sur mon cœur!
Toi, Favre le faussaire, énervant patriote;
Toi, Simon l'Iscariote;
Toi, Ferry, maître affameur!

Et vous autres, sabreurs paradant sur la scène,
Vous, les hérors de Mai, dans le drame sans fin,
Cissey, Ducrot, Vinoy, Galliffet et Garcin,
Trinquez donc à Bazaine,
Pour le peuple messin!

Après avoir des miens fait bien plus de cadavres
Que jamais l'Océan n'en roula dans vos havres,
Vous dites, rassurés: — Elle n'existe plus! —
Et plus vivante, à l'heure où vous me croyez morte,
Voici que je reviens frapper à votre porte,
Aveugles qui dormez le sommeil des repus!

Car je suis la Raison, chaque jour bâillonée
Par votre fol orgueil;
Car je suis la Justice, à vos bagnes traînée.
Devant le monde en deuil;
Je suis, dans tous les temps, l'indomptable rebelle
Qui, tombant sous vos coups, se selève immortelle!

C'est pourquoi, défiant encore le tombeau,
Au brasier mal éteint, j'allume mon flambeau,
Pour guider, à travers cet enfer, vers son règne,
Le travailleur courbé qu'on écrase et qui saigne!

Mais, pour vous, gouvernants assoiffés du pouvoir,
Je suis la Liberté venant briser vos ames;
Pour vous, spoliateurs d'un peuple au desespoir
Je suis l'Egalité, qui tarira ses larmes:
Pour vous, beaux officiers constellés de crachats,
O vrais foudres de guerre
Je dois, en conjurant l'orage des combats,
Par la Fraternité, rasserener la terre!

Jusque là, soyez fiers, heureux et triomphants,
Glorieux assassins de femmes et d'enfants!
Dormez sur vos lauriers, sans souci d'autre chose,
Pourvoyeurs des poteaux hideux de Satory:
Votre éternelle apothéose
Sera le pilori!

Allez!... si vous marchez rongés par mille ulcères,
Jouisseurs éhontès;
Si l'insolent manteau de vos iniquités
Traîne encore au soleil sur toutes nos misère,
Vous êtes des mourants! — et lorsque sous les fleurs,
Vous riez après boire
Et vous chantez victoire,
J'entends, derrière vous, le pas des fossoyeurs!

OLIVIER SOURTRE.

LA FALANGE AUGURALE

(XVIII Marzo 1871)

Che chiedono i morti, cui già di Versaglia
Sbranaron le jene, mietè la mitraglia?
Da' gorghi sanguigni, sorgenti in coorti,
Serrati in falange, che chiedono i morti?

Mario Rapisardi.

Che chiedono i figli dell'ombra, gl'iloti,
Gli anonimi abbietti, gli orribili ignoti,
I bruti che sepper nel giorno dell'ire
Pugnar da leoni, da santi morire?

Squillare a raccolta per l'ombre hanno inteso
L'istante fatale da' secoli atteso?
E, a romper l'indugio loquace dei figli,
Son fuori balzati dai lutei giacigli.

Rivivere a' martiri è dato! Sul loro
Vessillo sta scritto: Giustizia e Lavoro!
A quei che lavora, dell'opera i frutti;
La luce, la terra, la vita è di tutti.

Qual fosco da' monti, col fulmine in grembo,
Discende, s'avanza, precipita il nembo:
Al rombo, cresciuto dagli echi, si desta
Con fremito orrendo l'oppressa foresta;

Tal giù dalle Ardenne, dall'Alpi si versa
L'austera falange, l'Europa traversa;
Ed ecco al suo passo per l'ombra tranquilla
Un fremito, un grido terribile squilla:

O artefici ignoti dei proprj dolori,
Fiaccati al talento d'ingordi signori;
O fabbri anelanti sull'opera immane,
Che altrui dà tesori, che a voi non dà pane;

O voi sotterrati nell'atre miniere,
O affranti dell'armi nell'empio mestiere,
O donne, o fanciulli nell'opra sepolti,
Levate alla luce gli squallidi volti!

Solleva, o colono, dall'avido solco
Il concavo petto; respira, o bifolco;
O addetto alla gleba, sei vinto non dòmo,
Sei curvo, ti leva; sei schiavo, sii uomo!

Ed ecco, scherniti, proscritti, captivi,
Si attergano a' morti, si mescono i vivi:
Per l'aria, di grida, di faci commossa,
Prorompe ruggendo la rossa Riscossa.

Qual forza a' tuoi passi fatali si oppone?
Tu sei la Giustizia, l'Idea, la Ragione.
Che può contro al Bene l'Errore e il Delitto?
Tua madre è la Storia, tuo padre il Diritto.

Tu sei regal fiume che torbido esulta,
Che a par delle foci le origini occulta,
Che d'argini schivo, di letto, di sponda,
Le avare campagne sommerge e feconda.

Procedi, raggiante del nuovo Ideale,
Traversa la terra, falange augurale:
Ogn'uom che lavora, che freme, che piange
Si levi e ti accresca, tremenda falange!

Procedi, le stirpi gementi consola;
Disperdi la lega dei servi e dei re;
Diffondi per tutto la santa parola
Il secolo nuovo principia da te!